Document generated on 10/12/2024 2:47 a.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Conversations sur le cinéma québécois

Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo, *Le cinéma québécois au féminin*, Montréal, L'instant ciné, 2016, 125 pages

Martin Gignac et Jean-Marie Lanlo, *Le cinéma québécois par ceux qui le font*, Montréal, L'instant ciné, 2016, 157 pages

Claire Portelance

Volume 12, Number 1, Fall 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86845ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Portelance, C. (2017). Review of [Conversations sur le cinéma québécois / Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo, *Le cinéma québécois au féminin*, Montréal, L'instant ciné, 2016, 125 pages / Martin Gignac et Jean-Marie Lanlo, *Le cinéma québécois par ceux qui le font*, Montréal, L'instant ciné, 2016, 157 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *12*(1), 13–13.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo
Le cinéma québécois au féminin
Montréal, L'instant ciné, 2016, 125 pages

Dans ce premier recueil, sept professionnelles du septième art (dans l'ordre de parution) : Ségolène Roederer, directrice générale de Québec cinéma ; Nicole Robert, productrice ; Chloé Robichaud, Izabelle Grondin, Sophie Deraspe et Isabelle Hayeur, réalisatrices ; et Jessica Lee Gagné, directrice photo) sont interviewées sur la place des femmes dans le cinéma québécois. C'est d'ailleurs l'objet de la première question posée à chacune d'entre elles.

Le point de vue de chacune est essentiellement subjectif, issu essentiellement de leur expérience personnelle : les formules du genre « je pense », « je le crois » ou « j'en suis convaincue » sont omniprésentes dans le discours. Même si pour la majorité d'entre elles (à l'exception d'Izabel Grondin, qui trouve le milieu particulièrement machiste), on s'entend sur l'absence de sexisme sur les lieux de tournage ou de montage. On y parle du manque de confiance en soi quand on naît femme dans une culture patriarcale, d'une certaine forme de discrimination et d'une iniquité quant à la proportion hommes/femmes dans les postes de décision (production, distribution, financement, publicité, etc.) et du petit nombre de scénarios écrits par des femmes. À cet égard, Nicole Robert souligne qu'en sept ans, sa maison de production (Go Films) n'a reçu que 47 scénarios soumis par des femmes sur 253, soit 19 % (p. 35). La situation des femmes dans le cinéma québécois est troublante. Alors qu'elles forment un noyau de 43 à 60 % dans les écoles de cinéma et de la télévision (selon une étude de Réalisatrices équitables, p. 5-6), elles ne représentent que 31 % des membres de l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec.

Pour la plupart de ces femmes, cette réalité ostracise l'imaginaire féminin où les femmes, par exemple, seraient des héroïnes. « Dans notre culture, affirme Isabelle Hayeur, un bon film est un film avec un personnage principal masculin, qu'il soit fait par un homme ou une femme » (p. 96). Mais comme les films sont majoritairement réalisés par des hommes, on retrouve davantage d'hommes que de femmes, comme personnage principal, rappelle la réalisatrice.

Bien que le portrait des femmes québécoises œuvrant dans le cinéma soit peu approfondi, il a le mérite de poser ou susciter des questions pertinentes sur ce qu'est l'imaginaire féminin, sur l'opportunité d'établir des quotas, sur cette discrimination systémique du milieu, principalement dans celui de la publicité, lieu d'apprentissage privilégié du métier de cinéaste où très peu de femmes font école, sur leur rapport au cinéma national et au féminisme, sur leur thème de prédilection, etc. Il reste beaucoup de pistes à explorer pour un ouvrage futur... et plus substantiel dans lequel, comme l'écrivent en conclusion les auteurs qui ne sont pas des analystes, il y aurait lieu de faire une étude plus sociologique de l'espace féminin au Québec. « À l'heure [...] de[s] nouvelles annoncées par l'Office national du film du Canda et de Téléfilm Canada, qui se sont engagés en 2016 à la parité hommes/femmes [...] » (p. 8), il apparait effectivement approprié de chercher à comprendre la place qu'occupent les femmes dans la cinématographie québécoise tout comme ce qui alimente leur univers. ❖

CONVERSATIONS **SUR LE CINÉMA QUÉBÉCOIS**

Claire Portelance
Professeure de science politique, retraitée

Martin Gignac et Jean-Marie Lanlo
Le cinéma québécois par ceux qui le font
Montréal, L'instant ciné, 2016, 157 pages

Selon le même modèle que le précédent recueil, les deux auteurs de cette mouture interrogent six cinéastes québécois en commençant tous les entretiens avec la question suivante : « Quel regard portez-vous sur le cinéma québécois ? » La thématique est vaste et les aspects abordés tournent autour du financement, de la distribution, de l'éducation, de la cinéphilie, du cinéma de genre, de l'ouverture sur le monde, de l'opposition entre cinémas d'auteur et commercial, de la place de la femme dans la cinématographie québécoise, de l'influence des cinéastes des origines, etc. Le tout en quelque vingt pages de petit format par cinéaste. Qui trop embrasse mal étreint.

Le choix des personnes interviewées s'est fait, selon les dires des concepteurs, sous l'angle de la diversité : Érick Canuel, « connu pour ses grands succès commerciaux » (p. 6) ; Kim Nguyen, reconnu à l'international ; Charles-Olivier Michaud, réalisateur exerçant principalement à l'étranger ; Noël Mitrani, réalisateur sélectionné pour sa diversité – par ailleurs non expliquée – et peut-être pour avoir obtenu un prix au Festival international du film de Toronto ; Rafaël Ouellet, auteur de films à petit budget, mais qui visent un vaste public ; et Catherine Martin parce qu'elle est une femme cinéaste.

Ainsi, le choix des cinéastes s'avère plutôt aléatoire alors qu'apparaissent des visions très hétérogènes du cinéma québécois. En effet, chacun des cinéastes aborde un des créneaux qui lui est cher en fonction de son expérience cinématographique, du genre filmique qu'il a produit, de sa connaissance du milieu. Dans un esprit de synthèse, les interviewers relèvent que les six cinéastes québécois apprécient la qualité des films, tous réalisés avec peu de moyens (une des grandes forces du cinéma québécois) et qu'ils en retirent une certaine fierté, mais les insatisfactions et les critiques sont nombreuses. À titre d'exemple, pour Charles-Olivier Michaud, le cinéma québécois est prudent (p. 11). De son côté, Rafaël Ouellet, de loin le plus sévère de tous, juge que « chaque film est un objet à part, sans esprit de communauté ni tendance » (p. 60), que les films québécois « se cannibalisent, car ils se ressemblent trop » (p. 77) alors qu'il déplore l'absence de partenariat entre cinéastes (p. 61). Quant aux interviewers, ils notent que « l'un des points faibles du cinéma québécois [découle de] la pauvreté de l'écriture » (p. 151). Sans attribuer la responsabilité de cet état de fait à un facteur spécifique, ils se demandent si cette déficience est le résultat de la similarité des thèmes scénaristiques, du rôle des institutions où existe la possibilité d'un formatage des textes ou de la faiblesse de la formation dans ce domaine particulier.

L'objectif de cet ouvrage est d'interpeller « le lecteur curieux ne s'intéressant que de loin à la cinéphilie nationale, tout en apportant des éléments de réponse essentiels aux préoccupations des purs cinéphiles » (p. 8-9). Pourtant, on peut penser que les cinéphiles endurcis connaissent en général très bien leur cinéma national et qu'ainsi tous les aspects abordés dans ce recueil font partie des évidences. Par ailleurs, si le « lecteur curieux » y cherche une certaine motivation pour susciter son intérêt, il peut aussi demeurer sceptique, voire désenchanté. Le manque de profondeur historique, le choix aléatoire de cinéastes parmi ceux de la jeune génération (où sont les Stéphane Lafleur, Denis Côté, Xavier Dolan, Robin Aubert, Anaïs Barbeau-Lavalette pour n'en nommer que quelques autres), le mélange des genres et le nombre de dimensions traitées sont autant d'éléments repoussoir qui donnent une vision assez étroite du cinéma réalisé au Québec. ❖